

Zitierhinweis

Sesma Landrin, Nicolas : recension de : Verónica Sierra Blas, Cartas presas. La correspondencia carcelaria en la Guerra Civil y el Franquismo, Madrid : Marcial Pons Historia, 2016, dans : Mélanges de la Casa de Velázquez, 48 (2018), 1, DOI: 10.15463/rec.1999603106, téléchargé depuis Website



copyright

Dieser Beitrag kann vom Nutzer zu eigenen nicht-kommerziellen Zwecken heruntergeladen und/oder ausgedruckt werden. Darüber hinausgehende Nutzungen sind ohne weitere Genehmigung der Rechteinhaber nur im Rahmen der gesetzlichen Schrankenbestimmungen (§§ 44a-63a UrhG) zulässig.

« *La gente corriente es la que no deja constancia de su existencia en documentos o escritos. Es la gente que hace la Historia y que la sufre, pero que no aparece en los libros de historia tradicionales. Mi propósito entonces era restituir su historia a esta gente y, a través de ello, al pueblo español* ». Ce sont les paroles de l'historien américain Ronald Fraser en 1979, lors de la présentation de la traduction à l'espagnol de son ouvrage *Blood of Spain*, un travail de recherche monumental fondé sur des centaines d'entretiens de l'auteur aux témoins de la guerre ayant eu lieu quarante ans plus tôt. Le livre de Fraser fut toute une révélation, devenant rapidement un classique pour tous les jeunes étudiants d'histoire, ainsi que l'un des principaux modèles pour l'école espagnole, alors naissante et aujourd'hui pleinement consolidée, d'histoire sociale, qui trouva à l'époque dans les sources orales une façon de contourner l'impossibilité d'accéder aux archives.

Près de quarante ans de plus sont passés, les derniers témoins disparaissent et les archives sont dans des conditions affreuses ou restent toujours inaccessibles et, néanmoins, de nouvelles contributions, à ras de terre, sur la guerre civile et la dictature franquiste restent encore possibles, comme ces *Cartas presas* viennent de le démontrer.

En effet, la parution de cette étude sur toutes les typologies de textes produits au sein d'une prison — notamment, les lettres —, leurs fonctions et leurs usages politiques et sociaux, les conditions matérielles et morales de leur production, leur importance non seulement pour connaître l'identité des victimes et leurs familles mais aussi pour interpréter les intentions des bourreaux, ainsi que le devenir ultérieur de cette documentation, représente la continuité de l'effort de Fraser et confirme son auteur, Verónica Sierra, professeur à l'université d'Alcalá, membre du groupe de recherche LEA (Lecture, Écriture, Alphabétisation) et directrice de l'Archive de la Fondation Antonio Machado de Collioure, comme l'une des principales spécialistes d'histoire sociale de la culture écrite.

De la main de plusieurs chercheurs de référence, tels que Roger Chartier ou Armando Petrucci, entre autres, cette perspective a profité d'une notable tradition dans plusieurs pays, aussi bien au niveau théorique qu'appliquée à certaines études de cas comme les phénomènes de la résistance et l'occupation, mais, jusqu'à présent, elle n'avait pas été fréquentée pour l'Espagne contemporaine, même si la trajectoire de celle-ci était pourtant bien fournie de situations répressives, identifiées comme incitateurs de la production écrite. Cet héritage historiographique est bien présent tout au long de l'ouvrage de Sierra, qui, loin d'en faire un simple recueil de témoignages, les contextualise et classe en construisant son analyse à partir d'un appareil critique et d'une ambition conceptuelle (comme elle le montre dans la définition de la notion de « communauté épistolaire », p. 134) vraiment remarquables.

L'étude de plus de 1 500 lettres et de centaines d'autres documents issus de la prison se structure en quatre chapitres établis selon de solides critères de forme et de contenu. Ainsi, le premier chapitre (« Écrit en prison ») s'occupe du vaste univers de textes que toute activité pénale comporte, des avals et dénonciations aux journaux clandestins et aux graffitis sur les murs ; tandis que les deux suivants (« Lettres captives » et « Supplier ou mourir ») abordent les lettres de prisonniers destinées à leurs familles et, sous forme d'allégations ou de pétitions de clémence, adressées aux autorités, respectivement. Il convient de souligner la dernière section, consacrée aux lettres d'adieu (« En capilla ») écrites par les condamnés à mort, d'une émotion bouleversante et qui, en raison de leur nature mutable — car, bien qu'initialement privées, elles sont souvent devenues publiques à travers leur lecture collective ou leur publication —, font l'objet d'une profonde analyse dans leurs fonctionnalités politiques et de renforcement identitaire.

Le résultat, qui bénéficie aussi d'une soigneuse édition dans le cadre de la collection d'Histoire de Marcial Pons, incorporant plusieurs reproductions fac-similés de lettres et dessins des prisonniers, est sans aucun doute brillant dans l'exposition, équilibré dans le choix et le traitement des sources — la décision d'analyser ensemble les lettres et documents des prisons républicaines et franquistes entraîne, certes, un peu de confusion dans certains passages, mais reste pertinente — et rigoureux dans ses conclusions. En effet, l'auteur insiste,

d'une part, sur l'importance de l'écriture pour la survivance des prisonniers, aussi bien au niveau intime qu'au niveau de la construction de larges réseaux de résistance, sociabilité et solidarité, et, d'autre part, sur la fiabilité de la production écrite en elle-même pour la connaissance des conditions sociales, économiques et culturelles des classes subalternes. Finalement, il faut signaler aussi sa dénonciation des mauvaises conditions de préservation de la documentation, ainsi que de l'absence d'une politique globale de récolte et divulgation de ce genre de sources, un effort qui, hier comme aujourd'hui, retombe presque exclusivement sur les familles, les organisations de la société civile et certains organismes des Communautés autonomes en vue de l'indifférence des archives de l'État. Faire de l'histoire sociale est d'autant plus difficile que, comme le disait le maître Carlo Ginzburg, la culture des classes subalternes était en grande partie une culture orale et « malheureusement, les historiens ne peuvent se mettre à parler avec les paysans du xvi^e siècle », mais, contrairement aussi à la notion qui réduit la place dans l'histoire de ces classes à des simples chiffres, on ne peut pas renoncer à agir autrement « si la documentation nous offre la possibilité de reconstituer non seulement des masses indistinctes, mais aussi des personnalités individuelles ». C'est précisément ce que Veronica Sierra vient de faire dans un ouvrage destiné à devenir une référence : récupérer les voix et la dignité des gens, pour la plupart anonymes, qui ont lutté et qui ont subi la guerre d'Espagne et la sanglante dictature de Franco.